

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 17 (1941-1942)
Heft: 24

Artikel: Rencontre dans le tramway!
Autor: Zbinden, W.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-711928>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

yens puissants, les villes de Panama et de Colon sont complètement débarrassées de la Malaria et de la fièvre jaune, tandis que dans d'autres contrées elles disparaissent peu à peu. Tous les lieux habités de la zone sont, sous le rapport de l'hygiène, aménagés selon les principes les plus avancés de l'époque.

La plus grande forteresse d'Amérique.

Aux extrémités et tout le long du canal, des milliers de soldats américains montent la garde et, depuis des années, tout le territoire est devenu un immense chantier comme au temps de la construction du canal. Il y a longtemps que certains points, notamment les voies d'accès, sont fortifiés. A Panama, on a construit des réservoirs d'huile, des docks, des arsenaux, des dépôts d'armes, des aérodromes et des casernes. Le 1^{er} juillet 1941, la Chambre des représentants a accordé une somme de 132 millions de dollars seulement pour les dépenses supplémentaires affectées à l'entretien du canal de Panama. Ces 500 millions de francs suisses ne représentent qu'une petite partie des sommes fabuleuses que le Trésor américain a déjà versées à Panama pour être là investies en acier et en béton. De tout temps, on fut d'accord, à la Maison blanche, de renforcer toujours plus la puissance défensive de cette importante position.

Le plan d'armement pour Panama prévoyait l'été dernier: l'augmentation du nombre des casernes et, à fin 1941, dès leur construction terminée, l'augmentation des forces du temps de paix en décuplant leurs effectifs; dans les deux ports, Panama d'une part sur l'Océan Pacifique et de l'autre Colon sur l'Atlantique, deux escadres complètes de la marine de guerre devaient être stationnées, avec des sous-marins, porte-avions, hydravions, bateaux citernes, tous navires devant pouvoir disposer de bassins de radoub et de chargement, de chantiers divers, de greniers, de silos et d'arsenaux. Enfin dans la zone du canal, des aérodromes devaient être installés avec de nombreux hangars, des ateliers de réparation, deux stations météorologiques, la radio et des dépôts de munition souterrains.

Ce programme devrait être exécuté dans sa plus grande partie, car il est certain qu'au cours de ces derniers mois, tout a été mis en œuvre pour faire de la zone du canal la forteresse la plus importante d'Amérique dont ses créateurs pensent qu'elle est ainsi imprenable.

L'avenir et la guerre diront si l'Amérique a vu juste et si ses espoirs sont légitimes. Ch. B.

Rencontre dans le tramway!

C'était hier, par un ciel gris, inclément et terne. Il pleuvait doucement alors que, revenant en tramway d'une promenade, je regagnais la ville. Des gouttelettes d'eau scintillante tremblaient aux vitres et sillonnaient celles-ci d'autant de petits ruisseaux argentés allant se perdre dans les parois de la voiture.

Comme à l'habitude, en de tels jours, ce qui n'est pas autrement agréable, le tramway était bondé. Je stationnais sur la plateforme, lorsque monta un homme qui portait à la main une boîte de carton entourée de ficelle. Pendant qu'il tentait de pénétrer à l'intérieur de la voiture, il me regarda un instant et me salua d'un air contraint, me sembla-t-il.

Je vis alors une figure amaigrie et souffrante, dont une moitié rigide et indifférente était tournée vers moi. Ses cheveux collaient au front et je remarquai la grisaille précoce des tempes.

Longtemps, je me demandai pour quelles raisons cet homme m'avait salué. Certainement l'avais-je déjà vu quelque part. Était-ce peut-être un employé, un comptable ayant jadis travaillé à mes côtés?

Pour tromper la monotonie du parcours, je lus dans un journal du jour les dernières nouvelles, mais mon esprit sans cesse revenait vers mon inconnu. Je devais l'avoir rencontré, bien certainement, mais où?

Raffa... raffa... raffa...! La voiture roulait vers la ville, accompagnée du vacarme des roues tournant sur le rail. Et de cette trépidation monotone et régulière, il me revint à l'oreille inconsciemment un autre rythme bien connu. J'entendis soudain, comme arrivant dans le lointain, le pas marqué d'une compagnie. Je savais maintenant où j'avais vu mon inconnu.

C'était dans les premiers jours de la mobilisation. Il s'appelait Jean et était, comme moi, incorporé dans la première section. Tout me revient maintenant. Il était toujours d'humeur gaie et me racontait, tandis que nous marchions en une interminable colonne par deux dans la campagne bernoise, des histoires de sa jeunesse. Jean était un tout autre homme que moi. Alors que le plus petit reproche me cinglait comme un coup de cravache et me rendait presque hargneux, Jean restait toujours d'humeur enjouée, égale.

Rapides, les heures s'égrenaient au cours de nos marches de nuit! Nous traversions des villages inconnus, ils flambaient et sombraient ensuite dans l'obscurité après notre passage. Au matin, ils apparaissaient,

avec leurs jardins en fleurs et leurs maisons parées, encore enveloppés de vapeurs légères. Et toujours Jean savait m'entretenir d'un souvenir ou me rendre attentif à ceci et à cela, de telle manière que d'une halte-horaire à l'autre, le temps nous paraissait court à tous deux.

Bientôt vint le jour où, dans le lointain, les monts neigeux apparurent tels des palais de glace et de pierres précieuses comme dans les contes de fées.

Combien étions-nous harassés après ces longues marches! Pourtant, malgré les fatigues endurées, nous vivions intensément, car nous étions, Hans et moi, de bons et vrais camarades.

Un jour, il tomba malade. Quelques heures plus tard, il était conduit à l'hôpital. Souvent je lui écrivis pour lui narrer les péripéties de la suite de ce service actif. Lui, dans ses lettres, me contait sa peine. Par une petite plaie, à peine apparente, à laquelle il n'avait même prêté aucune attention, un violent empoisonnement de sang s'était déclaré. Peu à peu le foyer de la maladie s'étendit au point de défigurer le patient.

Je le consolais de mon mieux et espérais avec confiance qu'il supporterait facilement son mal. Ce ne fut point le cas, ses lettres s'espacèrent. Il ne revint jamais auprès de nous. Peu de temps après, il quitta l'hôpital pour séjourner longtemps dans une maison de santé du sud ensoleillé. Je n'eus plus aucune nouvelle de lui, bien que j'eusse essayé par tous les moyens de l'atteindre encore. Chaque fois, mes lettres revinrent.

*

Entretiens, la voiture est arrivée sur la place de la gare. Nous descendons. Comme je cherche, au milieu de la foule, à gagner l'autre côté de la rue, mon ancien camarade vient près de moi. Il me regarde, fait un signe de tête, ôte son chapeau, esquisse un pauvre sourire mélancolique: «Tu ne me reconnais plus? N'est-ce pas?» Son expression est triste infiniment. Je veux lui répondre affectueusement, l'accompagner, causer amicalement avec lui comme jadis lorsque nous marchions côte à côte. Je veux le soulager dans sa peine. Mais voici qu'une voiture postale passe à côté de nous et nous sépare. Je perds de vue mon camarade. En vain je le cherche... Trop tard, déjà le remous de la foule l'a happé et me l'a repris.

Quand nous reverrons-nous?

W. Zbinden.

Firma **ANDRÉ KLEIN AG.**, Basel - Neue Welt
liefert stets ihre ausgezeichneten

Klein's Spezialitäten

in Bonbons, Pfeffermünzen, Hustenpastillen,
Biscuits, feinste Basler Leckerli usw.